

EN SOUVENIR DE MARCEL LÉGAUT

[*Réflexions à l'occasion de sa mort* (1)]

Evangelista,

1. Lorsque je t'ai appris par téléphone la mort de Légaut et que je t'ai demandé de vous souvenir de lui lors de votre messe conventuelle, tu m'as suggéré de rédiger une notice nécrologique en son hommage et j'ai tout de suite accepté. Ainsi, me tenant au bord de son embouchure (*desembocadura*), sur les rives extrêmes où le fleuve de sa vie s'est joint à la mer, car ce sera sa mort, pour d'autres et pour moi, j'aimerais en effet pouvoir dire quelque chose, un peu, toutes proportions gardées, à la manière du centurion que Marc et Luc placent au pied de la croix. On ne sait pas très bien ce qu'il a dit (les deux évangélistes lui prêtent des paroles différentes) mais il a exprimé — si tant est qu'il se trouva là et qu'il a parlé — une reconnaissance qui, dans ce cas et peut-être seulement dans ce cas, eut plus de valeur que le silence.

Néanmoins, maintenant que je me mets à écrire, je ne sais comment faire... Comment pourrais-je, par exemple, résumer en quelques brefs paragraphes une œuvre qui, au fil des ans, s'est exprimée en dix-sept livres ? Ou bien évoquer l'aventure et l'itinéraire de sa vie au long de quatre-vingt-dix ans (car il

(1) Lettre ouverte au P. Evangelista Vilanova, OSB, décembre 1990. Texte paru en catalan dans la revue du monastère bénédictin de Montserrat, *Questions de vida cristiana*, mai de 1991; en espagnol à *Iglesia Viva*, n° 153-4, mai-août 1991. Après, dans les *Cuadernos de la Diáspora* 3, AML, Valencia, 1995, p. 75-96. Traduction en français, de Pierrette Bourrat. Voir: Xavier Huot, *Différents textes sur M. L. 1927-2010*, Tome II, p. 348-354.

avait eu quatre-vingt-dix ans le vingt-sept avril dernier, fête de votre Vierge noire de Montserrat) ? Franchement, je ne sais comment procéder!...

Je ne saurais pas davantage, dans le souci de me limiter à une période récente de sa vie, exposer les fruits que j'ai tirés d'une expérience de lecture assidue depuis dix-neuf ans, quand j'ai commencé à lire ses textes à partir de 1970 et qu'ensuite je me suis intéressé à ceux qui les avaient précédés. Un ami d'alors m'en avait recommandé la lecture parce qu'il avait su deviner les affinités préalables, qui existaient entre cet auteur qu'il était et le lecteur que j'étais. C'est ainsi que l'on se passe les livres décisifs, ceux qui révèlent, qui rendent manifeste non pas quelque chose d'absolument nouveau mais ce qui déjà vivait de manière latente en soi.

Je ne crois pas non plus qu'il y ait quelque intérêt à relater l'une ou l'autre anecdote touchant à mes relations avec lui : comment, au fil des ans nous sommes devenus familiers («tu m'as apprivoisé», il m'a dit à la manière du renard de Saint-Exupéry) et comment peu à peu s'est tissée une relation personnelle et réciproque, différente de celles qui existent d'ordinaire entre auteur et lecteur (laquelle pour être anonyme n'en est pas moins réelle et étroite) malgré nos multiples différences de langue, d'âge, de contexte culturel et social, par exemple. Ces différences, tout au moins en ce qui me concerne, ont favorisé une autonomie nécessaire. Nos relations s'étaient concrétisées avec le temps par un échange d'idées et d'informations qui s'était enrichi pour moi ces dernières années par la traduction de ses œuvres en espagnol et les préparatifs de ses voyages à Barcelone où une quinzaine d'entre nous se réunissaient pour commenter ses textes.

Si, comme le disait le Dr Bofill, «la mission des anciens est de conforter l'espérance chez les jeunes», Légaut l'a accomplie excellemment auprès de nous par ses conseils, son exemple, sa réflexion et ses encouragements. Mais cette mission a

été réciproque car celle des "jeunes" a aussi consisté à le conforter pendant les dernières années de son cheminement en lui témoignant de multiples façons, comment la semence de ses idées avait germé et pris force en nous. Nous venions à ces rencontres attirés non seulement par l'intérêt d'un travail et d'un bénéfice personnels mais aussi poussés par l'exigence d'un devoir de piété filiale (que l'on comprenne bien ce mot "piété" et que l'on donne à "filiale" son vrai sens). C'est ce même sentiment qui a conduit quelques uns d'entre nous à assister à ses funérailles à Die et à l'accompagner jusqu'à sa tombe, jusqu'aux Granges où il a été inhumé et où nous avons apporté quelques poignées de cette terre espagnole dans laquelle son témoignage germe aussi.

2. Peut-être devrais-je parler de sa mort et de la soudaineté de cet événement car il me semble significatif qu'elle l'ait surpris en voyage. Cela s'est passé en Avignon au retour de Suisse où il s'était réuni quelques jours avec un groupe d'amis. Il était descendu du train et attendait un autobus pour aller rendre visite à une famille amie. Celle-ci fait partie du groupe qui, il y a une soixantaine d'années, s'était réuni pour lire l'Évangile, stimulé par le Père Portal qui eut la sagesse de leur faire confiance et de les laisser à eux-mêmes après leur avoir dit que l'Évangile était un texte fécond non seulement pour la piété mais aussi pour la réflexion. Admirable Monsieur Portal! Qu'il est rare de trouver un prêtre aussi peu clérical! Légaut par la suite le reconnut non comme son directeur de conscience ou son maître mais comme son père spirituel.

Mais je crains le ton hagiographique où l'on tombe trop facilement pour ce genre d'écrit. Le souvenir, la réflexion ont leur valeur mais quand il s'agit de la mort, beaucoup plus que pour n'importe quel autre événement, il faut éviter d'en faire une occasion de propagande, surtout dans un univers mental comme le nôtre où nous n'avons que trop ten-

dance à ne prêter attention qu'au sensationnel et au spectaculaire. En outre, Légaut lui-même ne fut-il pas très sensible aux qualités de discrétion, de pudeur même, inhérentes à la communication proprement humaine (spirituelle) ? Ses plus grands livres ne le prouvent-ils pas ? Et le témoignage qu'ils expriment ne se présente-t-il pas sous une forme impersonnelle, en termes abstraits, sans référence à quelque tradition ni citation d'autres auteurs et, de plus, dépourvu d'allusions anecdotiques ou d'exemples concrets qui auraient aidé ou facilité la compréhension ?

Tant de sobriété et de discrétion ont pu rendre sa lecture hermétique ou tout au moins difficile. Ceci, (ajouté au fait qu'il était un simple laïc, sans aucun mandat institutionnel ni aucun titre académique qui l'aurait inséré dans l'industrie intellectuelle reconnue, civile ou ecclésiastique), a sans doute contribué à le faire cataloguer comme un auteur pratiquement méconnu, un inclassable, un outsider ou, comme il le disait lui-même, un "sauvage". Nous, qui étions ses amis, n'avions-nous pas parfois déploré les difficultés que nous rencontrions pour l'introduire dans les circuits commerciaux accélérés du livre, alors que ses travaux sont un apport dans un domaine où objectivement il existe une carence car, comme tu le dis toi-même, nous manquons de maîtres spirituels en Occident, tant à l'intérieur du christianisme qu'à l'extérieur ? Et pourtant, cette situation inconfortable de l'auteur inclassable, cette difficulté à être publié, ne sont-elles pas, au moins dans ce cas-là, des indices de son authenticité, des indices qu'il existe un autre ordre de transmission, inéluctable, nécessaire, si nous n'oublions pas deux affirmations de départ parmi celles qu'il préférerait, à savoir que "l'essentiel ne s'enseigne pas" et que la véritable transmission ne se fait pas de bouche à oreille (comme tant de discours idéologiques de quelque couleur qu'ils soient) mais de cœur à cœur, par une ouverture qui n'est possible que lors de rencontres en profondeur ? Légaut ne disait-il pas que le spiri-

tuel se manifeste dans le monde comme la poussière dans une pièce, discrète, diffuse et tenace ?

Légaut est mort le 6 novembre, peu après la fête (eschatologiquement "démocratique") de la Toussaint. Sa mort, singulière mais anonyme, en pleine ville, parmi des inconnus, semble témoigner de la grandeur qui se cache dans la mort de n'importe quel être humain car, dans l'ordre du spirituel, comme il le disait, il n'y a ni rang ni hiérarchie entre les hommes ("personne n'est plus que l'autre", disait Machado) parce que nous ne sommes ni comparables ni numérables. Justement pour cette raison et bien qu'il soit sorti de l'anonymat au cours de ses dernières années, il a toujours affirmé le privilège de la vie simple, ordinaire et presque clandestine.

... Mystère de la destinée qui se développe au-delà des zones qui supportent un jugement! N'empêche, on peut penser que la voie qui conduit à l'enfouissement que nul ne sait ni ne saura, même si celui-ci reste définitivement ignoré, est secrètement la plus féconde pour l'avenir, lequel déborde le présent par toutes ses potentialités cachées... (*Croire à l'Église de l'avenir*, 173-174).

Reste qu'il est un auteur singulier. (Signe, peut-être, de la rareté de l'homme spirituel ?). Ce n'est pas normal à cet âge-là de passer la moitié de l'année à voyager sans cesser d'écrire. Il est vrai que sa bonne santé le lui permettait mais à la fin la fatigue était devenue pour lui, qui était un travailleur infatigable, sa compagne de tous les jours. Ces derniers temps, il travaillait, en collaboration avec Thérèse De Scott, à de nouveaux textes sur la vie spirituelle et la modernité qui prolongeaient le premier chapitre de son dernier livre publié en 1988. Légaut lui-même, avec son humour malicieux si particulier, plaisantait parfois sur sa propre fin. Il y a quelques années, il se demandait en riant s'il ne serait pas éternel et, tout récemment, il pensait qu'on le trouverait mort dans sa chambre, appuyé sur sa table, son bic à la main, ou bien dans un train, créant ainsi un problème à la SNCF..

3. Une incise. Est-ce m'éloigner de mon sujet que d'évoquer ici sainte Thérèse, «l'inquiète et la vagabonde» ⁽²⁾ ? Je ne le crois pas. Je me souviens que grande fut ma surprise lorsque j'entrai pour la première fois dans l'oratoire de la maison où le groupe se retrouve chaque été. Il n'y avait là qu'une simple croix de bois et deux tableaux représentant deux femmes, deux contemplatives. Sur le mur de gauche, à mi-hauteur, était accrochée une croix nue ; sur le mur d'en

⁽²⁾ «C'était une femme agitée et errante, désobéissante et têtue, qui, en guise de dévotion, inventait des mauvaises histoires, marchant à l'extérieur du cloître..., enseignant comme professeur, contre ce que Saint Paul enseignait, ordonnant aux femmes de ne pas enseigner» [*Fémmina inquieta y andarienga, desobediente y contumaz, que a título de devoción inventaba malas historias, andando fuera de la clausura..., enseñando como maestra, contra lo que san Pablo enseñó, mandando que las mujeres no enseñasen*] Citation prise du rapport de Filippo Segà, nonce papal en Espagne (voir: Francisco RICO : *Breve Biblioteca de autores españoles*, Barcelone, 1990, p. 126).

Sainte Thérèse n'a pas été nommée Docteur de l'Église qu'en 1970 (encore une coïncidence avec Légaut). Cinquante ans avant, en 1922, Pie IX ne l'a pas reconnue comme telle car "obstat sexus" ("le sexe l'empêche"). Il y a une *pensée* de PASCAL sur Sainte Thérèse qui est très instructive :

"Ce qui nous gêne pour comparer ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant est que ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse et les autres, comme couronnés de gloire et d'ans, jugés avant nous comme des dieux. À présent que le temps a éclairci les choses cela paraît ainsi, mais au temps où on le persécutait ce grand saint était un homme qui s'appelait Athanase et sainte Thérèse une fille. Élie était un homme comme nous et sujet aux mêmes passions que nous, dit saint Pierre pour désabuser les chrétiens de cette fausse idée, qui nous fait rejeter l'exemple des saints comme disproportionné à notre état. — C'étaient des saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous. Que se passait-il donc alors? Saint Athanase était un homme appelé Athanase, accusé de plusieurs crimes, condamné en tel et tel concile pour tel et tel crime. Tous les évêques y consentent et le pape enfin. Que dit-on à ceux qui y résistent? qu'ils troublent la paix, qu'ils font schisme, etc.

4 sortes de personnes, zèle sans science, science sans zèle, ni science ni zèle, et zèle et science. Les trois premiers le condamnent, les derniers l'absolvent et sont excommuniés de l'Église, et sauvent néanmoins l'Église. Zèle, lumière.." (*Pensées*, Lafuma 598).

face, un peu plus bas à gauche et tournée vers la croix, figurait seulement la reproduction agrandie (l'original est à Solesmes) d'une Madeleine, assise et méditative et, sur le mur de droite, on voyait un des portraits de sainte Thérèse. J'ai su plus tard que la lecture des livres de Bremond lui avait fait connaître et aimer l'aventure et l'esprit de cette femme et son désir d'une urgente renaissance spirituelle à l'intérieur du christianisme et j'ai découvert à quel point il appréciait l'influence décisive du Carmel réformé dans les mouvements spirituels du XVII^e siècle français.

Bien que vivant des contextes et univers mentaux aussi différents que l'étaient leurs modes de vie, ils étaient animés du même désir. Cette différence entre une société sacralisée (de fusion entre l'Église et l'État, à prédominance cléricale et de Contre-Réforme) et une société séculière (de séparation de l'Église et de l'État, de liberté religieuse et dans laquelle prédomine un savoir autonome sur le monde) exige une réforme qui est encore à faire, si profonde que, plus qu'une réforme, elle sera une véritable mutation.

Pour Légaut, le point de départ auquel il ne pouvait renoncer était la responsabilité de chacun en tant qu'homme et en tant que simple chrétien s'il l'était... C'est par là que doit passer toute action dans le monde. Quand Légaut voulut concrétiser sa foi en s'engageant dans le sacerdoce, attitude normale chez un jeune homme généreux et entier dans un milieu où cette voie jouissait du prestige de l'absolu, le Père Portal lui fit comprendre que tout simple laïc pouvait également s'engager de façon aussi entière, que ce n'était pas là une forme mineure de fidélité, et que les béatitudes étaient plus importantes que les vœux. Il lui fit remarquer aussi que recruter des vocations en employant comme argument le manque de main d'œuvre pour la moisson n'est pas honnête et qu'au contraire, dans une Église autoritaire, fermée et sur la défensive, seul le laïc peut atteindre à une autonomie suffisante pour affronter avec une entière

honnêteté intellectuelle les changements culturels de son époque, trouver les nouveaux chemins de la mission et vivre en disciple. C'est pourquoi Légaut, dans ses analyses (sortes d'exercices de sociologie spirituelle, dirions-nous), insiste sur le fait que la vie religieuse (y compris les nouvelles formes que sont les instituts séculiers) n'est pas — n'épuise pas — la vie spirituelle chrétienne et que le prêtre ne fait pas la communauté pas plus que l'évêque et l'ordre sacerdotal ne font l'Église. Devant l'inflation du clérical et du religieux qui monopolise pratiquement tout ce qui est chrétien, l'affirmation d'Érasme «*monachatus non est pietas*», n'est-elle pas toujours d'actualité ?

C'est aussi pour cette raison que Légaut insistait sur le fait que, dans les initiatives relativement récentes prises par l'Église pour s'adapter et agir sur la société — ce que furent, par exemple, les "mouvements d'action catholique" — on perpétuait le même dirigisme clérical, quasiment incurable, faisant presque inévitablement du laïc un être de seconde catégorie. En effet, les laïcs sont orientés vers le militantisme à partir d'une théologie ou d'une doctrine sociale générale, et d'une stratégie ecclésiastique qui a été élaborée sans leur participation. Cet état de fait a deux conséquences : d'une part il les distrait et leur évite d'assumer une quelconque responsabilité en prenant part personnellement à la discussion d'autres problèmes qui les concernent mais que le clergé se réserve (doctrine morale ou réflexion sur la dogmatique, par exemple) et d'autre part il les rend incapables d'une réflexion en profondeur sur les problèmes religieux quand, enfin autonomes et dégagés de ce corset religieux, ils se livrent à la vie civile, politique ou scientifique, par exemple.

Face à ce dirigisme des uns — auquel ils peuvent à peine renoncer —, qui fait des autres, de manière quasi endémique, des mineurs d'âge, ce n'est pas la moisson qui est immense mais bien la tâche qui permettrait aux chrétiens de devenir majeurs, d'accéder à une foi adulte, ce qui exige, sans doute,

l'autonomie de la pensée. Cependant il ne s'agit plus de fonder, c'est-à-dire de recruter, de séparer comme au temps de sainte Thérèse, mais plutôt de descendre, de semer en passant, de s'entraider à éveiller à une vie spirituelle. Légaut, par ses analyses critiques et son vécu, témoigne du renouveau expérimenté par l'intellectuel ou par celui qui, pour différentes raisons, se singularise en entamant une longue démarche —peut-être pour toujours— vers l'anonymat de la vie d'un homme du commun. Il ouvre ainsi pour l'œuvre spirituelle une voie exigeante, sans répit mais aussi sans limite, irrépissible.

De même, mais dans une autre perspective, Légaut a aussi insisté sur un point qui est essentiel et auquel on ne pense pas, bien qu'il soit évident: que « la vie spirituelle n'est pas nécessairement chrétienne ». Tout homme y est appelé quand il doit se singulariser face à la société et à ses lois, la profession, l'amour humain, la paternité, les relations, les événements, la connaissance, en somme la réalité.

4. Cependant, pour en revenir à la question de sa singularité et de sa mort dans l'anonymat, il est vrai que, malgré la discrétion de Légaut et de ses livres, la diffusion de ceux-ci a bénéficié —pendant quelques années tout au moins— de l'aspect assez insolite (même folklorique) de la vie de leur auteur, ce mathématicien et universitaire qui avait laissé tomber la science et les livres, avec leur prestige et leurs avantages et avait vécu pendant presque trente ans, comme berger de haute montagne, une vie cachée et comme clandestine. C'était là une version simplifiée d'une démarche beaucoup plus complexe et qu'il est difficile de résumer ici, mais qui a aidé à éveiller la curiosité à son sujet.

Le fait est que Légaut s'est prêté, non sans une certaine surprise et distance ainsi qu'avec un certain humour par la suite, à ces conditions publicitaires du marché de la communication, à une époque comme la nôtre, saturé d'information médiatique médiocre, opposée et imperméable à l'aventure

intérieure, sceptique devant toute possibilité de renouvellement, éprouvant l'ennui et incapable de réagir sauf devant l'exotique et l'extraordinaire. Qu'est-il resté, cependant, une fois passé le premier engouement ? L'indifférence (fruit de la médiocrité, comme le disait Légaut lui-même), n'est-elle pas la plus grande menace et cause de souffrance pour celui qui voit combien il est important pour le monde que les hommes s'éveillent véritablement à la vie de l'esprit ?

De nombreuses causes sont à l'origine des travestissements qui se produisirent pendant les premières années qui suivirent le Concile. Elles viennent, directement ou non, de la médiocrité des milieux chrétiens qui n'ont rien à envier en ce domaine à la société ambiante. De l'insignifiance spirituelle du monde des baptisés il est difficile de prendre la mesure et déjà d'en discerner quelque peu les contours flous dans les ténèbres du monde. En notre temps, liée à la sous-humanité ambiante, flottante et terne, elle est encore fréquemment dissimulée dans les milieux chrétiens sous les apparences d'une réelle rectitude de vie et parfois d'une sincère piété. (*Croire à l'Église de l'avenir*, p.14)

Il fut cependant surpris et heureux de voir combien de gens différents — moins nombreux certes que lors de l'enthousiasme qui accueillit ses premières publications — le reconnaissaient comme quelqu'un qui exprimait leurs pensées profondes. A la suite de ces multiples rencontres, Légaut ne fit aucune concession de style et d'écriture (exemple rare de description ou de "peinture abstraite" du concret) mais, par contre, il changea radicalement, une fois de plus, de mode de vie. Pendant ces quinze ou vingt dernières années, il sortit de son hameau et revint d'une certaine façon à sa vie d'autrefois et au chemin de fer. Il retrouva la vie itinérante, accompagnant ses livres et rendant visite à ses lecteurs pour faciliter une rencontre en profondeur.

5. C'est alors que la mort l'a pris. Comme la neige sur les sommets de la Drôme:

Au galop de son cheval blanc, / la mort le surprit. / Elle arriva entourée de ténèbres / quand le soleil était au zénith. // Sur ses yeux voilés elle posa sa blanche main de neige / pour les ouvrir à une autre lumière / à un autre soleil resplendissant.

À plusieurs reprises, Légaut avait parlé du moment de la mort, cet acte ultime, ce départ, cet *exitus* de la vie vers lequel ne nous porte aucun instinct fondamental ni aucun désir sain mais qui est le "chemin de tout le monde", comme le disaient Josué et David sur le point de mourir ⁽³⁾.

Ma santé semble s'améliorer. Je fais une pause avant mon départ définitif, prologue du passage qui ne se fait que dans un seul sens... (d'une lettre datée le 24/12/1983).

Penser sa propre mort, en faire une question qui nous concerne personnellement, ne pas accepter qu'elle soit un simple accident matériel qui met fin à nos jours ou quelque chose de purement extérieur et contraire à la vie, c'est la condition indispensable pour vivre dignement sa vie d'homme. Il faut pouvoir le faire sans défaillir, sans y voir une destruction totale, en refusant de voir en elle la fin absolue et le néant (deux expressions du « dogme actuel de la mort immortelle » ⁽⁴⁾) ; mais aussi sans que cette attitude implique une échappatoire imaginaire. On ne peut y parvenir que lorsqu'on pense sa propre vie à un niveau où surgit l'affirmation de son unité et de sa consistance ; niveau où l'on peut découvrir aussi l'esprit fondamental qui l'anime et on parvient à suivre le fil d'or de la mission qui la traverse. Alors, paradoxalement, la conscience de l'infime et éphémère de l'être rejoint en soi, sans s'y opposer, la capacité d'affirmer sa propre nécessité. C'est ce mouvement (ou activité, ou énonciation) que Légaut appelait

⁽³⁾ Josué, 23, 14; 1 Reyes, 2, 2.

⁽⁴⁾ Je dois l'idée de cette expression — non pas sa littéralité car ma mémoire me fait défaut — à une phrase d'Antonio Pascual Piqué, dans une conversation à la maison, vers 1996.

"la foi en soi". Tout être humain est l'agent, le sujet et le but de cette foi qui n'est qu'affirmation nue (dépourvue de toute signification dans l'ordre conceptuel) et exacte ignorance.

Qui oserait soutenir qu'il y a une plus grande facilité dans cette affirmation singulière que dans sa négation (affirmation de foi « qui s'efforce vers des perspectives toujours plus fragiles sous le regard critique, vers des horizons qui sans cesse s'éloignent et se montrent de plus en plus inaccessibles à mesure qu'on s'en approche.. » (*Un homme de foi et son Église*, p. 25) ?

À la longue, tant ceux qui sont sûrs de leur croyance que ceux qui sont sûrs de leur incroyance, ne se rejoignent-ils pas dans la facilité de la négation ? Ne se rejoignent-ils pas comme, de leur côté aussi (c'est-à-dire, du côté de l'affirmation) se rejoignent ceux qui, d'une façon ou d'une autre, cherchent, demandent et appellent ?

C'est seulement la dépossession croissante que chacun connaît lorsqu'il mûrit dans ses relations fondamentales, et lors de son cheminement vers la communication la plus essentielle, qui permettra cette spéciale conscience affirmative à l'intérieur de sa propre condition mortelle. Ce sont précisément ces relations et cette communication —et rien d'autre— qui nous portent à concevoir la nécessité spirituelle de ce don sans retour et de cette dépossession totale qui nous situent —il faut l'affirmer— dans un ordre neuf et mystérieux d'activité que, cependant, chacun a pu reconnaître en soi comme étant de soi mais pas uniquement de soi... mais "*de Dieu*", ceci dit sans plus, en s'arrêtant à cette formule simple et concise.

6. Cependant la poésie comble un vide. Le petit poème cité plus haut, que ces jours-ci j'ai emprunté légèrement modifié à José Bergamín, raconte, sur un mode imaginaire, ce que nous ignorons. Quels furent ses derniers instants ? Un premier mouvement de pitié, humainement compréhensible, nous fera toujours regretter qu'il soit mort sans la présence de quelqu'un

qui le connaissait. Ceci ajoute à ce moment une nuance de cruauté que l'on ne souhaiterait même pas pour son ennemi. Nous savons, bien sûr, qu'au fond chacun fait son passage au-delà de toute compagnie, mais il est dur de l'imaginer en fait. C'est aussi à cause d'une certaine pitié envers ceux qui comme nous se retrouvent un peu orphelins, que nous regrettons de ne pouvoir connaître ce que furent ses derniers moments et peut-être ses dernières paroles, mais ceci ne nous voile pas l'évidence : toute parole et tout exemple sur la mort sont préalables à elle-même puisque notre vécu à son propos est scellé par le franchissement silencieux d'un "passage qui ne se fait que dans un seul sens"... Personne ne peut nous transmettre un témoignage fruit de son expérience de ce passage, personne ne peut nous éviter d'avoir à improviser l'approche du nôtre.

Toutes proportions gardées, n'y a-t-il pas certaines analogies avec les récits de la mort de Jésus ? Si l'on regarde les différentes versions des faits présentés par les Évangiles, ne semble-t-il pas que les rédacteurs successifs, mus par leur pitié envers Jésus et ses disciples, aient incorporé au récit de sa mort des témoins et lui aient prêté des paroles ? Ils ont fait cela par pitié mais aussi probablement dans un but doctrinal, parce que les témoins reconnus de ces heures capitales et les paroles attribuées à ces moments cruciaux allaient avoir une autorité et un prestige extrêmes.

Ce qui est regrettable, c'est que dès le début, en se laissant aller à ces considérations, on commence peut-être à oublier l'essentiel, c'est-à-dire l'événement dans sa nudité. En effet, comme je le disais, tant pour Légaut que pour Jésus — toutes distances respectées — le fait de vouloir épiloguer sur les circonstances de leur mort sous-tend le désir de sacraliser l'accidentel et, d'une certaine façon, profane l'essentiel, irréductible à tout usage utilitaire.

Il nous reste ce fait nu : un homme comme nous nous a précédés dans la mort, et c'est cela notre unique consolation,

l'objet de notre espérance, notre "rencontre" possible avec lui. Légaut a affirmé la réalité de cette consolation et l'espoir d'une espèce de rencontre dans un des derniers paragraphes de l'un de ses livres. Je le cite intégralement bien que les dernières lignes soient celles qui m'intéressent, parce que c'est dans des passages aussi longs que celui-ci que se révèle Légaut tout entier avec son esprit et son style :

... En vérité, Jésus de Nazareth est plus encore devant, dans l'avenir, que derrière, dans le passé. Par la foi que ses disciples ont eue en leur Maître, ils sont capables de s'approcher intimement de lui malgré les différences considérables que leur situation présente nécessairement avec la sienne. Aussi bien, grâce à ces différences, il leur est impossible de se contenter de lui ressembler extérieurement et de se limiter à recevoir dans la littéralité ce qu'il a enseigné en son temps, car ce serait en vérité lui être infidèle et ne pas correspondre à sa paternité. En cherchant à travers leur propre expérience spirituelle qui est Jésus, ce qu'il a vécu, ils se découvrent davantage et deviennent plus eux-mêmes. Leur mission reçoit ainsi de celle de leur Maître la possibilité de s'accomplir purement et pleinement. Fidèle à l'esprit fondamental de Jésus, elle prolonge sa mission en l'actualisant, mais aussi en la développant. Sur les traces de leur Maître, ses disciples rencontrent l'échec que seule la foi peut porter sans fléchir malgré le désespoir de nature qui les assaille, échec dont la mort est la conclusion sans appel ; ils abordent le seuil final qui devant eux s'ouvre de façon d'autant plus vertigineuse qu'ils ont mieux suivi Jésus et ont été plus loin à sa suite ; seuil au-delà duquel il les appelle car il l'a franchi avant eux pour leur être présent au plus intime quand ils auront à leur tour à le passer. (*L'homme à la recherche de son humanité*, p. 282).

7. Oui, Légaut a été pour beaucoup une bénédiction. Les yeux de la foi ne se sont pas sentis frustrés à la lecture de ses textes ni en faisant connaissance avec l'homme qui les avait écrits. Sous l'apparence d'un livre comme les autres et d'un homme ordinaire, ces yeux purent enfin se reposer en entrant en contact avec un auteur qui leur parlait comme personne ne l'avait fait depuis de longues années, et en engageant le con-

tact avec un homme qui leur en rappelait un autre comme peu auparavant l'avaient fait.

Cette bénédiction d'avoir connu un homme comme tout le monde, qui avait un cœur de *staretz*, d'*abbas*, de *monachus*, de contemplatif, de médecin et conseiller, de docteur et maître, de témoin et apôtre, a permis à beaucoup de reconnaître une communion invisible mais profonde, propre à ce milieu mystérieux et vivant qui se précise tout au long de la vie et pour lequel il nous dit un jour avoir inventé un nom à consonance teilhardienne : *fidéisphère*. Pour eux, ce fut comme la rencontre — tant attendue — d'un être qu'ils cherchaient secrètement. Ils attendaient quelqu'un qui, sous une forme nécessairement laïque et à titre personnel, fût à leurs yeux disciple de Jésus, homme de Dieu et "père de l'église" sous une forme telle que *l'intensité du génitif* (c'est-à-dire, l'intensité dans la valeur grammaticale de détermination, de dépendance ou d'appartenance entre les deux référents mis en relation : d'un côté, l'homme Légaut et de l'autre, les trois autres nommés, Dieu, Jésus, le christianisme), créât un vaste et indispensable climat de confiance, de liberté et de mystère pour que les tentatives, les ratés, les échecs et les réussites propres à notre temps portent leurs fruits dans une direction bien précise, parmi toutes celles qui forment la grande tradition spirituelle de l'Occident.

Si, à propos de Légaut, à l'ombre de sa perte, je crois qu'il faut dire — pour une fois et sans qu'il faille le répéter — qu'il était "*de Dieu*", il me semble tout aussi juste de dire (avec toutes les réserves et nuances que certains jugeront nécessaires pour écarter tout relent d'illuminisme ou de charismatisme) que Dieu est "*de Légaut*", au moins pour quelques-uns de ceux qui l'ont connu. N'est-ce pas en effet par la porte étroite de leur rencontre avec lui, et grâce à leur lecture en profondeur de ses œuvres, qu'ils ont pu comprendre, à une certaine étape de leur vie, sans perdre leur autonomie et leur responsabilité

d'adultes — bien au contraire —, le sens de cette expression et expérience biblique qui permet à l'homme de réunir, enfin, "son Dieu" et "le Dieu de ses pères" dans une même invocation ? N'est-ce pas par la même voie qu'ils trouvent aussi, enfin, le sens d'un refrain moderne — et probablement facile — avec lequel quand ils étaient jeunes et ignorants de ce qu'ils faisaient, ils demandaient, au fond, à avoir la foi, et non la crédulité et les croyances, de leurs aînés ?

"L'intensité du génitif" dont je parle est mise en évidence par son expérience contraire car, sans ce lien, la vie paraîtrait absurde, sans attrait ni but. C'est pourquoi la foi en soi et la foi en Dieu, comme l'endroit et l'envers d'un papier très fin, sont étroitement unies dans l'expérience de Marcel Légaut :

... Ce que l'homme doit se borner à dire de Dieu n'implique aucune connaissance qu'il puisse appeler un savoir. Rien cependant ne lui est plus certain car rien ne lui est plus imposé, non par ce qu'il sait mais par ce qu'il est. Dieu lui est plus certain que tout ce que ses sens et sa raison lui assurent. Certitude d'une espèce unique, dépouillée de toute évidence, combattue par toutes les apparences, elle hausse l'homme au-dessus de lui-même, bien qu'elle lui donne le vertige, tandis que les autres certitudes ne sont qu'à son service, le laissent dans la distraction et à l'extérieur de ce qu'il est. Vide de signification intellectuelle, cette affirmation de Dieu, positive seulement dans son acte, est en revanche authentiquement vécue parce qu'elle est inséparable de ce que le croyant est quand il ne vit pas séparé de lui-même. Ces affirmations s'imposent à l'homme avec la nécessité de l'essentiel (...). Inséparables non seulement de l'état de celui qui les affirme, mais aussi de ce qu'il devient sous leur influence, elles demeurent en l'homme comme un ferment et relèvent à un niveau auquel il ne peut cependant se maintenir que s'il est dans la possibilité latente de les réinventer et non seulement de les répéter, de les redire comme si c'était la première fois. (*L'homme à la recherche de son humanité*, p. 157)

De même sont étroitement unis le destin de cet homme et celui de Jésus dans un ordre cependant antérieur — ou postérieur — à celui de la religion ordinaire, dans laquelle il semble

que seule importe la personne de Jésus par son utilité, c'est-à-dire, en fonction d'un intérêt anthropocentrique que l'on appelle généralement "salut" ou "rédemption".

... Très généralement, Jésus n'est pas aimé ni vénéré comme il le fut de ses premiers disciples même si l'on fait abstraction de la ferveur que suscitait alors l'élaboration de la doctrine et du climat très particulier qu'imposait l'attente de la parousie imminente. Jésus n'est pas connu et compris dans son originalité fondamentale comme il devrait l'être maintenant après l'expérience de vingt siècles de christianisme et avec la connaissance que l'on a aujourd'hui des hommes et du monde. (...) Les rapports ainsi conçus avec le Verbe de Dieu, avec le Christ ressuscité, conséquences de cette doctrine peuvent être fortement soutenus ; ils sont cependant d'un tout autre ordre que les relations d'amour cultivées avec quelqu'un que l'on a connu en profondeur et qu'on ne cesse de découvrir, dont on a beaucoup reçu et dont on ne cesse de recevoir, sans qui "on serait orphelin" ; mieux encore, de quelqu'un qui donne sens à la vie, qui est au centre de la vie et sans qui, maintenant qu'on l'a rencontré, on perdrait cœur parce qu'on ne saurait plus passer son temps dans une certaine inconscience au jour le jour, ni même se laisser absorber par les occupations professionnelles ou politiques, malgré l'intérêt, voire l'urgence qu'elles peuvent présenter. De telles relations avec Jésus, d'origine personnelle et non conséquence d'une doctrine, relèvent non seulement de la nécessité où se trouve l'homme de communiquer avec autrui pour grandir en lui-même, mais aussi de la capacité et du désir d'absolu, qui sont en lui, conscients ou non, le sceau et l'appel de Dieu. (*Mutation de l'Église et conversion personnelle*, p. 166-167.)

Légaut s'affirme également relié avec l'intensité du génitif au christianisme historique (l'Église). En bon paysan qu'il est, il sait bien que la taille des arbres se fait dans les branches et non dans les racines, et que l'on peut être d'autant plus radical et précis dans la critique que l'on sait jusqu'à quel point la vie de l'arbre nous est essentielle au-delà de tout hiver. C'est pourquoi je pense qu'on peut avec raison donner à Légaut le titre ancien de "Père de l'Église".

Légaut situe le christianisme — et nous situe devant celui-ci — à un niveau d'exigences auxquelles il est difficile de se dérober. Seul est père celui qui est fils et les deux réalités et leurs concepts sont de l'ordre de l'être et de la tradition (de la vie et de sa transmission) et ne sont qu'analogiquement applicables à l'ordre doctrinal, ordre auquel se limite généralement l'influence des grands penseurs des premiers siècles du christianisme, qui forment une étape déjà close de son histoire. Dégagé de ces deux limites, ce concept est très évocateur, à condition toutefois que l'on ait du christianisme une idée non seulement historique ou sociologique mais spirituelle, comme d'une tradition de familles spirituelles qui dépassent l'ordre des écoles et des institutions.

... Certes, depuis longtemps, bien des signes de décadence feraient préjuger que le christianisme est entré dans un déclin inéluctable qui paraît aujourd'hui s'accélérer et devenir toujours plus irréversible. (...) Au contraire, la foi qui porte le disciple de celui qui, par sa vie et sa mort, est à l'origine de l'Église, l'assure que celle-ci sortira, bon gré mal gré, un jour, sous une forme ou sous une autre, de la situation où depuis les temps modernes elle s'enlise et qui tend à la marginaliser, à la "folkloriser" dans une société de plus en plus séculière. Certes, l'Église retrouvera une vitalité semblable à celle des origines, et mieux encore. Mais ce sera à la suite de quelle destinée démesurée, au travers de quelles crises d'apparence mortelle, au débouché de quelle décrépitude qui sera comme le désert de son exode! Quelle forme l'Église prendra-t-elle alors, quelle institution renouvelée se donnera-t-elle? Nul ne peut le prévoir; et qui, par passion d'amour, se hasarderait à y penser ressentirait l'angoisse que dut connaître Jésus à l'heure où sa mission s'ouvrait à une nouvelle dimension au-delà d'une mort qui semblait sceller l'avenir à jamais... (*Croire à l'Église de l'avenir*, p. 11-12.)

8. Peut-être que l'œuvre, comme l'homme, devra mourir, soit parce qu'on ne la lira pas soit parce que la lecture qu'on en fera la réduira à une structure idéologique de plus, que nous commenterons et étudierons entre nous. Qui peut dou-

ter que des thèses verront le jour avec, pour titre : "La foi, Dieu ou l'Église selon Marcel Légaut" ou "dans l'œuvre de Marcel Légaut" ? Légaut avait déjà constaté que cette loi d'airain vaut pour toute œuvre créatrice, à savoir que :

... plus le fruit d'une vie tire sa sève des profondeurs de l'homme et relève de l'universel, plus, pour être utilisé convenablement par autrui et entrevu par lui dans sa portée véritable, il doit être détaché de la branche où il a mûri. Il doit être saisi, arraché en passant, emporté au loin. Quand ce message est devenu idéologie conforme à la mentalité du temps grâce à des présentations et même parfois à des apports qui lui sont étrangers et qui en partie le contrefont, alors seulement il devient nourriture. (*L'homme à la recherche de son humanité*, p. 84).

Restent l'engagement et l'espoir que d'autres activités créatrices voient le jour et retrouvent la fécondité des œuvres qui les ont précédées. Ce sera quand d'autres hommes, lecteurs parce que vivants, entreprendront à leur tour et à leurs risques et périls, une recherche personnelle (seule façon pour eux de vivre en vérité), et qu'ils rencontreront ces textes, ne serait-ce que comme objet d'étude au commencement. Ce sera peut-être après qu'ils y verront quelque chose de plus que des mots et des idées. Alors, un nouveau dialogue se nouera et se tressera : la voix de quelqu'un se fera entendre et le simple fait de rencontrer un semblable sera l'essentiel et les braises, retrouvant sous les cendres leur incandescence, pourront luire à nouveau et attirer les regards.

Telles sont, Evangelista, les réflexions qui me sont venues à l'esprit lorsque j'ai appris la nouvelle et que, grâce à ta proposition, j'ai tenté d'exprimer dans un ordre cohérent pour toi, pour moi et pour tout autre que ces questions pourront intéresser et, je l'espère, passionner.

D. M.

Tarragone, décembre 1990